

Servitude & simulacre

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Résistance au chaos
Traité du combat moderne*

JORDI VIDAL

*Servitude & simulacre
en temps réel et flux constant*

RÉFUTATION DES THÈSES RÉACTIONNAIRES
ET RÉVISIONNISTES DU POSTMODERNISME



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire. L'histoire peut être examinée sous deux aspects. On peut la scinder en histoire de la nature et histoire des hommes. Les deux aspects cependant ne sont pas séparables ; aussi longtemps qu'existent des hommes, leur histoire et celle de la nature se conditionnent réciproquement. L'histoire de la nature, ce qu'on désigne par science de la nature, ne nous intéresse pas ici ; par contre, il nous faudra nous occuper en détail de l'histoire des hommes : en effet, presque toute l'idéologie se réduit ou bien à une conception fautive de cette histoire, ou bien à en faire totalement abstraction. L'idéologie elle-même n'est qu'un des aspects de cette histoire.

Karl Marx, Friedrich Engels,
L'Idéologie allemande.

La rhétorique de la seconde néo-avant-garde est plus situationniste que située et fait écho aux déclarations visionnaires et souvent machistes des modernistes. Notre époque est dépourvue d'un sentiment d'imminence de la révolution ; elle a été suffisamment tancée

par les critiques que les féministes adressent au langage révolutionnaire et par les arguments postcoloniaux ; elle a été suffisamment mise en garde contre le caractère exclusif non seulement des institutions artistiques, mais aussi des discours critiques.

L'art postmoderniste est allégorique non seulement pour sa prédilection pour les espaces en ruines et les images fragmentaires (comme lorsqu'il s'approprie des fragments tant de l'histoire de l'art que des *mass média*), mais surtout pour son besoin impulsif de bouleverser les normes stylistiques, de redéfinir les catégories conceptuelles, de remettre en question l'idéal moderniste de la totalité symbolique – bref, par son désir d'exploiter l'écart entre le signifiant et le signifié.

Hal Foster, *Le Retour du réel*.

I. AVANT-PROPOS

POUR paraphraser Marx : très longtemps les hommes se sont inclinés devant des créations dont ils étaient les créateurs et qui les dominaient de toute leur hauteur. Puis, ils se sont révoltés contre l'emprise de ces illusions et se sont libérés des chimères, des idées, des dogmes devant lesquels ils s'inclinaient. Avec les *Lumières*, ils ont appris à combattre les idées fausses sur eux-mêmes. Ils ont organisé de nouveaux rapports sociaux et politiques mettant en cause les représentations traditionnelles de Dieu, de l'homme et de la femme.

A lire les écrits postmodernes, il semblerait que le *milieu* des idées connaisse un bouleversement sans précédent. Le processus de décomposition des *Lumières*, amorcé avec la *french theory*, amplifié par les “*cultural studies*”, aurait abouti à une nouvelle conception du monde qui rendrait caduque la totalité de la culture occidentale. Dans ce qui semble être de plus en plus un surprenant chaos, d'étranges mouvements se forment, certains sombrent très vite ou réapparaissent sous d'autres noms. Ils ne sont pas programmés pour durer, mais pour parasiter. D'éphémères

vedettes surgissent, puis sont emportées par le flux continu des images. Depuis vingt-cinq ans, les tendances et les écoles du postmodernisme saccagent méthodiquement et avec précipitation une pensée critique “vieille” de trois siècles et tentent de faire passer leurs idées pour révolutionnaires en suggérant qu’elles présenteraient pour le monde de l’hypercapitalisme un réel danger.

Pour bien comprendre notre époque, il faut d’abord admettre que la réalité, ou *ce qui en tient lieu*, est devenue un simulacre qui semble incontestable et demeure jusqu’ici incontesté. On observe quotidiennement le constant appauvrissement de la critique contemporaine, qui accepte comme des réalités intangibles les mensonges dominants les plus performants ; qui semble éprouver un goût immodéré pour la vie vécue par procuration et qui participe, sans “états d’âme”, à un accroissement général de la servitude volontaire. Dans un monde hypercapitaliste qui élabore en permanence de nouvelles séries de “fictions sociales”, la contestation est toujours une contestation *unanimentement* admise.

On peut observer les premiers effets de la victoire du postmodernisme dans un fait qui, le plus souvent, passe inaperçu : nos concitoyens

trouvent aujourd’hui naturel de se sentir étrangers à leurs vies, tant ils sont habitués à en être dépossédés. Dans les séries américaines plébiscitées par l’intelligentsia critique officielle, comme dans notre vie de tous les jours – les deux se confondant de plus en plus –, on assiste à des discussions décalées où, non seulement les interlocuteurs ne s’écoutent jamais, mais ne peuvent plus s’entendre. La plupart du temps, ils donnent l’impression de ne plus savoir parler par eux-mêmes. Ce qui les dépossède de leur langage et de leur identité est aussi ce qui les possède : une étrange puissance extérieure qu’ils ont pourtant eux-mêmes produite. Au final, le doute sur la présence sensible de chacun dans la vie et le déficit d’échange humain sont devenus une banalité. Ce sentiment d’effacement qui nous amène à remettre en cause la simple réalité de notre existence physique va de pair avec la généralisation de la précarité économique. L’exclusion sociale recouvre une exclusion psychique : un effondrement de toutes les défenses immunitaires.

Par des nuances qui ne sont le plus souvent que de subtiles variations sur quelques lieux communs théoriques, les penseurs du postmodernisme semblent s’opposer dans le détail : on peut même parler de divergences

de circonstance. Mais ces divergences sont plutôt des quiproquos sur le meilleur degré d'aliénation à atteindre : ne mentent-ils pas dans un remarquable ensemble et ne vont-ils pas dans le même sens ? Elles pèsent peu en regard de ce qui les unit, en regard de leur profond sentiment de haine pour l'individu.

En 2006, un film étrange est sorti dans l'étonnement mais aussi l'indifférence générale. Il s'agit de *Zidane, un portrait du XXI^e siècle* de Douglas Gordon et Philippe Parreno. Ce film, ou plutôt cet anti-film, nous conduit, par l'image en mouvement, à méditer sur l'imposition des images. Ce *portrait du XXI^e siècle* n'est jamais démonstratif : tout y est volontairement biaisé. Le temps d'un match, dix-sept caméras, dont deux de haute définition prêtées par l'armée américaine, filment, en temps réel et en flux constant, Zidane, une icône du football mondial : un logo actif. Les caméras ne le quitteront jamais sinon pour quelques hors-champ significatifs et, à la mi-temps, pour un mystérieux parcours géopolitique au cours duquel, pendant que des grenouilles enflent et explosent et que des Irakiens meurent, les actuels maîtres du monde nous informent du nouveau partage de la planète. On comprend assez vite qu'une première partie

du film met en scène Zidane en *porteur de la marchandise* pendant qu'une seconde nous le décrit comme le *condottiere* de celle-ci, menant la guerre sous ses ordres. C'est un film qui aborde un thème devenu aujourd'hui décisif : celui de l'écart entre le réel et sa perception ; un film portant, tout particulièrement, sur la disparition de la vérité dans nos vies. Avec ce *portrait du XXI^e siècle*, la perte semble consommée et nous participons de loin à sa commémoration marchande et guerrière en souscrivant, même implicitement, à l'apologie d'un logo actif. Le rituel auquel nous assistons nous est familier parce qu'il ne nous parle pas d'une guerre lointaine que nous ne connaissons que sous la forme d'un leurre télévisuel, mais d'une guerre locale et plus clandestine à laquelle nous sommes tous exposés, et dont nous ignorons tout : aussi bien la nature que le nom des agresseurs. Pendant que les marchandises dialoguent comme dans un jeu vidéo, les humains, réduits aux rôles de consommateurs/spectateurs, sont simulés par un mur sonore que réverbèrent les parois de l'arène dans laquelle Zidane mène son combat absurde.

Dans ce *portrait du XXI^e siècle*, rien n'est jamais stigmatisé et aucun discours n'étaye la

proposition filmique. En fixant les caméras sur Zidane, l'extrême présence du sujet témoigne finalement de son absence manifeste. Rien d'humain ne subsiste, sinon ce vide signifié : vide qui nous fascine par son propre pouvoir de fascination. Un surnombre de caméras filme une absence qui nous ressemble et semble parfaitement nous convenir. Nous nous fondons dans la masse des spectateurs dans l'arène puis au-delà ; d'abord convertis en corpuscules et ondes puis reconvertis, de manière indistincte, en imagerie planétaire à la surface monotone et vaine des écrans de télévision, d'ordinateur et de téléphone portable. Cette arène, dont la fonction symbolique se rattache bien à l'aliénation concrète, nous est devenue commune et nous masque les conflits du monde réel : ceux-ci nous sont étrangers au point d'être invariables et interchangeables. Dans cette arène, la réalité semble être dissoute et, communiant en un même regard, nous sommes surpris de vibrer à cette fusion planétaire rythmée par des incrustations publicitaires. Nous vénérons des icônes dynamiques rendues à leur plus simple expression afin de fédérer, par une "simulation librement consentie", le système-monde de la dépossession généralisée. Nous piégeant par un simulacre, ce film nous propose de décons-

truire le dispositif qui légitime notre absence et notre soumission en nous interrogeant sur le pouvoir pervers et ambigu de l'addiction. Tout en confirmant la thèse selon laquelle il est impossible de changer le monde avec une bonne ou une mauvaise image, ce film suggère qu'on peut le modifier durablement en changeant les formes de sa représentation.

L'objet filmé : un événement ordinaire dont rien ne devrait subsister, sinon le dispositif du film lui-même qui pose ses conditions et définit cette journée comme extraordinaire ; comme la promenade dans un parc dont *tu te souviendras toute ta vie*. Pendant que les réalisateurs extirpent à Zidane ses pauvres souvenirs, le mur du son, qui jusqu'alors nous emprisonnait à même l'arène, se décompose en une succession d'unités sonores qui toutes déconstruisent, par la simple remise en cause des percepts, les conditions modernes de l'aliénation. Le flux sonore et celui des images se mélangent. Nous croyons entendre et voir le bruit de fond d'une époque qui rend équivalents tous les signes, toutes les informations et toutes les valeurs. Voici ce que dit, à l'économie, ce *Portrait du XXI^e siècle* qui pousse la critique sur un terrain nouveau, celui du simulacre actif et combattant. C'est en

semblant parler le langage du postmodernisme que *Zidane* illustre parfaitement l'une des nouvelles manières d'attaquer le déni de réalité et le règne de l'indifférenciation. Car, s'il est vrai qu'on ne peut combattre l'aliénation avec des moyens aliénés, nous devons bien reconnaître chez nous, avant d'en accuser les autres, les effets de son extrême *pouvoir* de suggestion. C'est ce pouvoir, jusqu'ici impuni, qui nous contraint à mener notre critique selon les termes de cette suggestion (celle qui préfigure notre soumission) et non de son simple rejet formaliste. Toute nouvelle attaque critique devra en être la déconstruction, quitte pour cela à lui emprunter son langage pour mieux le dissoudre.

Servitude & simulacre critique ouvertement les discours et les pratiques des différents courants qui fondent le postmodernisme. Certains, tels le postféminisme et le postcolonialisme, aujourd'hui unanimement encensés, sont abordés selon un angle qui démasque leurs visées autoritaires et sectaires ; d'autres, plus méconnus, tels les extropiens et les primitivistes, sont étudiés pour leur surprenant impact sur les orientations politiques contemporaines. La pensée postmoderne étant parfois une fiction, mais toujours un simulacre

dont les conséquences sont très matériellement subies en temps réel par l'immense majorité de la population, il serait irrationnel et vain de vouloir citer nommément chacun des idéologues de la soumission et du simulacre. *Interchangeables*, il convient de les assimiler à quelques rôles titres et de les maintenir – masse informe – dans un état délibéré d'indifférenciation.

Le mode d'investigation de cet essai se veut à l'inverse du fonctionnement de la justice contemporaine qui, lorsqu'elle trouve et juge les coupables, ne confirme que bien rarement les réelles conclusions de l'enquête. Dans ce *voyage au pays des mensonges performants*, toute vérité se trouvera nécessairement relativisée. Les nouvelles fonctions des services secrets ne seront pas analysées autrement que celles des agents habituels de l'intelligentsia et de la cohorte de leurs suiveurs. La critique du postmodernisme n'épargnera pas certaines dérives à l'œuvre chez les militants libertaires, altermondialistes et d'extrême gauche qui en sont des agents particulièrement efficaces. Dans l'histoire du xx^e siècle, les circonstances atténuantes ont masqué tant de crimes qu'il est devenu impensable de valider le travail du bourreau au nom de la victime symbolique. A

force de légitimer le rôle de la victime et non celui de la révolte, la gauche et l'extrême gauche ne sont-elles pas devenues leur propre bourreau ? Rien de moderne ni de révolutionnaire ne traverse ce milieu sclérosé, devenu incapable de nommer ses réels ennemis, et se révélant, le plus souvent, ennemi lui-même d'un réel changement. Sous sa forme actuelle, il n'y a plus rien à en attendre sinon de l'ennui et quelques nouvelles vilenies. Dans un silence complice, on semble y attendre, résigné, la victoire du mort sur le vif. Ainsi, l'analyse de la réalité rend-elle souvent celle-ci encore plus étrange, comme si tout surcroît de réalité était surtout un surcroît d'étrangeté et nous poussait vers des contributions inquiètes. Pourtant, comme le remarquait lucidement Nietzsche : *Il vaut mieux être à la périphérie de ce qui s'élève qu'au centre de ce qui s'effondre.*

2. LA NOVLANGUE DU CHAOS

LA société du chaos présente des propriétés tout à fait originales. A l'inverse des périodes pré-spectaculaires, où les menteurs étaient déjà présents, mais ne pouvaient encore mentir sur tout ; puis spectaculaires, où le mensonge s'est généralisé au point d'envahir la totalité des sources informatives – y compris universitaires –, la période chaotique voit le mensonge s'affranchir de son usage unilatéral et contenir sa propre réfutation. En ce début de XXI^e siècle, si le mensonge domine l'ensemble de la société, les mensonges particuliers et concurrents n'ont plus d'objectifs définis, mais un objectif général : celui d'entretenir la confusion. Ils ne sont plus produits pour falsifier un détail de la société mais la société dans son ensemble. Ils peuvent s'affronter, se démentir, se contredire et utiliser, pour ce faire, le flux tendu d'images et de mots et l'apparente liberté d'un système médiatique à qui on ne demande pas de faire comprendre mais de *distraindre*. Il est permis à chaque mensonge particulier d'apporter son propre démenti, puisqu'il ne falsifie pas une information sur la réalité, mais son simulacre réalisé.